

LA LETTRE DU GREC

GROUPEMENT DES ECRIVAINS CONSEILS®

**CLIENT QUI VOUS MENE EN ENFER
CLIENT QUI VOUS MENE AU PARADIS**





VIVE LE PARADIS FISCAL !

Par Cathy BORIE



L'enfer, c'est les autres, a dit un célèbre philosophe. Partant de cette hypothèse, notre métier nous expose a priori à vivre plus de moments infernaux que paradisiaques. Les « autres » sont en effet notre fonds de commerce, et leur fréquentation est une condition sine qua non à notre survie. Alors, ces autres nous mènent-ils à un train d'enfer sur nos chemins professionnels ? Notre descente aux enfers est-elle proportionnelle au nombre de clients auxquels nous fournissons des prestations ? Et, comme l'enfer est pavé de bonnes intentions, nous le constituons-nous nous-mêmes en essayant de pratiquer au mieux notre profession ? Beau paradoxe que tout cela... D'autant que, pour un écrivain, fût-il public, le paradis consiste sans nul doute à exercer l'activité qui le passionne, c'est-à-dire : ECRIRE. Foin pour nous des paradis artificiels (quoique ?...), notre oiseau de paradis nous a donné sa plume pour accéder au paradis sur terre. Il nous suffit bien souvent de tracer quelques mots pour entendre chanter à nos oreilles les anges du paradis... Le seul qui semble nous être inaccessible : le paradis fiscal ! En tout cas, moi, je n'ai pas encore trouvé le client qui m'y amènera... Et vous ?

Sommaire

Page 2	Edito
Page 3	Un réveil difficile
Page 4	Bienvenue en enfer
Page 7	De la terre ferme au paradis
Page 12	Coin Typo

Lettre interne de la Commission communication du GREC.
Siège social 189, rue de Blesdal 76510 Saint-Nicolas-d'Aliermont

Directrice de la publication Odile Glinel.

Conception et coordination Véronique Galpin, Serge Son.

Rédacteurs Cathy Borie, Caroline Guillot-Pezé, Pascal Bonnel, Catherine Joncour, Stéphanie Fromion, Maryse Vialle, Anne Molinaro-Euvrat, Véronique Galpin, Anne-Gaëlle Blot, Sophie Thibord-Gava, Mireille Loquais, Marion Clavel, Serge Son, Claude Jennet, Françoise Peters, Pascal Lefèvre, Yvonne Savary.

Illustrations Anne-Gaëlle Blot, Serge Son.

Création & maquette Stéphane Gaudion - stephanegaudion.com

Imprimé à 250 exemplaires.

J'AIME PAS LA RENTREE

Par Caroline GUILLOT-PEZET

Je viens d'avaloir un concentré de dépaysement, de découvertes, de détente à quelques centaines de kilomètres de chez moi : je rentre de vacances du Pays basque. Des souvenirs plein la tête de paysages somptueux, plein le cœur de rencontres lumineuses, et le ventre plein de plats à saboter un régime Dukan ! Un avant-goût de paradis.

Mais septembre pointe déjà le bout de son nez... L'été est soudain plus terne, les soirées plus courtes et les apéritifs plus légers ! J'aime pas la rentrée. La montre à remettre au poignet, les fournitures scolaires à acheter, le tiers provisionnel à régler, les mails à trier...

Tiens, un intragrec ? Un appel pour que j'apporte ma contribution. Mais je n'avais rien promis moi ! En plus, je n'ai pas encore de client : mon cabinet n'ouvre que le mois prochain ! Alors, qu'est-ce que je vais bien pouvoir raconter ? Mon premier client, je ne sais pas le décrire. Je l'imagine, c'est tout, et c'est déjà l'angoisse : une créature fruste aux pieds de bouc, à l'haleine fétide, au regard torve et aux oreilles pointues. Ciel, mon percepteur ! Panique, je perds tous mes moyens : l'enfer ! Ramenez-moi en Euskadi, au milieu des

pottokak, à déguster du fromage de brebis accompagné de confiture de cerises noires ! Je veux boire un patxaran devant un fronton « mur à gauche » et assister, captivée, à une partie de cesta punta !

Stop ! Il faut que j'arrête de gamberger. Il y a pire que d'habiter en Languedoc-Roussillon, non ? Donc je me concentre... Parce que sinon, Madame Ponpon-Galopin, elle risque de lâcher ses ânes à mes trousses ! Allez, j'y vais : marche avant, marche arrière, c'est où la sortie ? Aïe, je viens de me cogner à un mot. De la méthode, de l'organisation. Je m'impose un timing : trente minutes* chrono, comme lors d'un module de formation de Françoise. Ça va être chaud... Soudain la route s'entrouvre : j'attrape ma souris et je commence à écrire. Même plus peur des bourriquets de Pruniers ! J'ai retrouvé la direction du paradis.

* Info pour les futurs stagiaires : en réalité, il est toujours possible en le demandant gentiment d'obtenir 5 minutes supplémentaires !



UNE HISTOIRE A DORMIR DEBOUT

Par Pascal BONNEL

Fraîchement installé sous mon enseigne d'écrivain conseil, les journées sont parfois longues à attendre le client aux heures d'ouverture de mon cabinet.

Pour me tenir compagnie, le ronronnement de l'ordinateur et, quand mes paupières se font lourdes, l'écoute d'un tango argentin, histoire de m'imprégner des rythmes de cette danse aux charmes latins.

Je somnolais quand il est entré.

Un grand bonhomme mal rasé, l'œil bleu et le sourcil touffu, une démarche assurée.

Je me levai pour l'accueillir, lui montrant le siège qui lui était destiné. Nous nous assimes en cœur.

Une fois les présentations d'usage terminées, je lui demandai de me donner l'objet de sa visite.

– Euh...Je ne sais pas vraiment, me dit-il.

– Vous désirez que j'écrive pour vous une lettre, vous remplisse un document ?

Silence... L'ange qui passa à ce moment-là avait les pieds plutôt fourchus, et ça, ça tend !

Je reposai ma question, plus distinctement.

Un grand désarroi s'empara de nous et l'atmosphère se fit lourde et pesante.

– Est-ce de votre vie qu'il s'agit ?

– Je pense que vous me comprenez mal.

– Expliquez-vous.

– Monsieur, je pense que vous ne voulez pas entendre ce que je vous dis.

Je commençais à sentir mon visiteur s'agiter, des gouttes de transpiration perlaient sur son front.

– Moi, Monsieur, c'est de MOI qu'il s'agit ! Comment vous l'expliquer ? me dit-il en élevant le ton, menaçant.

Je commençais à être désespéré et enviais d'un coup mes confrères plus expérimentés, pensant qu'ils se seraient, eux, sortis de cette situation qui commençait à sentir le soufre et la crise de nerfs..

Je priai sainte Édith, sainte Catherine et saint Serge (des saints grecs) pour qu'ils me viennent en aide.

Mais pendant que j'allumais les cierges, mon bonhomme, lui, me foudroyait du regard, les mains cramponnées aux accoudoirs de son fauteuil comme un animal prêt à bondir pour fondre sur sa proie.

Et là, la proie, c'était moi !

J'ouvris soudain les yeux, le siège devant moi était vide et je voyais mon reflet dans la vitrine de verre fumé. Je reconnus en lui mon client.

Diable !

A ce mot, une sonnerie me tira du sommeil et cette fois-ci ce fut le plafond de ma chambre que je vis.

Comment ce film, hier soir ? « Inception », c'est ça ?

Non, mais c'est une histoire à dormir debout, c'est tout, et, une fois lue, s'y faire !

MARIE-ANGE... OU DEMON ?

Par Catherine JONCOUR

Madame M. écrit beaucoup, depuis longtemps. Elle sollicite mon avis sur un de ses récits. Contact excellent, devis accepté. Je lui livre une étude approfondie de son texte. Elle hésite à le publier ou à le distribuer dans le cadre familial. Je ne lui cache pas qu'il faudra le retravailler énormément si elle veut le soumettre à un éditeur, moins si elle le destine à ses proches.

Je le juge sans valeur littéraire en l'état, mais il possède une vraie force dramatique. Elle est ravie de mes conseils et de mes encouragements. Elle tient à ce que je l'appelle désormais par son prénom, Marie-Ange.

Finalement, elle opte pour la publication. Ce n'est que ma deuxième cliente et, je l'avoue, je ne sais pas jauger la somme de travail final ni le temps à y consacrer. Nous partons donc sur la base de mon tarif horaire, 45 euros à l'époque. Nous nous voyons à mon bureau. Elle se dit contente de me connaître, car elle n'a généralement affaire qu'à des gens – famille, employeurs, collègues... – qui lui veulent du mal et cherchent à faire capoter ses projets, par méchanceté et jalousie. Un petit clignotant s'allume quelque part quand elle me tient ce discours, mais je ne m'y attarde pas. Au contraire, je compatis. Et je travaille son récit avec ardeur, le peaufine et lui soumetts corrections et changements au fur et à mesure.

Je sens qu'une sorte d'exaltation la gagne au fil de nos rencontres. Elle se montre d'abord très satisfaite. Ensuite, il faut ajouter du texte. En retrancher. Rétablir les passages coupés. Ailleurs ? Oui, là. Puis non, au même endroit. Passer le récit du « elle » au « je », puis du « je » au « elle ». Ordres

et contrordres se mettent à pleuvoir par téléphone, par courrier, ne me laissant aucun répit sur des semaines. Stop ! Il est plus que temps d'arrêter cette machine emballée. Rendez-vous est pris chez Marie-Ange. J'ai été claire : une matinée de travail pour finaliser le texte. D'accord ! Ensuite, elle m'invite à déjeuner. Las !

à 14 heures, nous y sommes encore. Rien ne va plus, elle veut tout reprendre depuis la première ligne. Une collation sur le pouce. J'accepte de rester encore une heure, pas plus. A 20 heures, exsangue, j'attends le bus sous la pluie...

Comment ai-je pu me laisser entraîner dans cette spirale ? Manquer de recul à ce point ? Cette collaboration ne pouvait aboutir parce que Marie-Ange ne veut surtout pas qu'un projet aboutisse. Elle veut pouvoir rendre l'autre responsable de ses échecs. J'ai enfin compris. Quant à ma journée de travail, il semble peu probable qu'elle me soit payée si je lui signifie que je jette l'éponge. Bien vu ! J'envoie ma dernière facture, avec un forfait dérisoire pour cette maudite journée. Et je reçois une lettre m'accusant d'être venue à son domicile pour jauger son train de vie et moduler ainsi ma rémunération, sans compter que j'ai déjeuné à ses frais. Pas un centime, c'est tout ce que je mérite, et encore que je m'estime heureuse si elle ne me traîne pas en justice !

Je n'ai jamais réclamé mon dû. Marie-Ange était infernale, mais j'avais été sotté. Un an plus tard, elle me demandait de reprendre notre collaboration, car elle avait écrit entre-temps et était impatiente d'avoir mon avis. Devinez quelle fut ma réponse...



PSYCHOSE II

Par Stéphanie FROMION

L'an passé, j'ai tenté l'expérience d'une petite annonce dans « Psychologie magazine ». Judith m'a appelée. Elle souhaitait que je l'aide à écrire sa vie, pour y voir plus clair. Les rencontres devaient se dérouler dans un café, elle tenait à ce que le lieu soit public. Nous nous sommes donc rencontrées.

C'était une petite femme à l'air triste, regard liquide, vêtements noirs, mains tremblantes, cheveux plats, yeux accrochés au ciel.

La vie de Judith était un enfer, car le

diable lui parlait depuis des années. Cette voix ne lui avait jamais demandé de commettre des actes répréhensibles, mais occasionnait des crises assez violentes pour justifier de fréquents internements.

Elle parlait lentement, d'une voix grave, laissant la fumée de sa cigarette envelopper chacune de ses phrases, qu'elle soupesait. Elle observait sa propre existence avec distance, froidement, cliniquement.

Judith me demandait si elle était folle, je répondais « Je ne crois pas à la folie » ;

elle me demandait si elle me faisait peur, je lui souriais en silence ; elle voulait que je lui dise qu'elle allait s'en sortir, je lui répondais « Je ne sais pas ». Elle pensait que le diable ne la laisserait jamais raconter son histoire, dire tout ce qu'il lui avait révélé.

Le diable l'a laissée libre pendant trois séances, puis s'est emparé d'elle à nouveau.

Je viens de rechercher son dossier, dans mon classement habituellement sans faille. Impossible de le retrouver. Il a disparu.

LE TESTAMENT DE BLEUE DU CHEVEU

Par Maryse VIALLE

Un gamin se présente chez moi, il a sonné, il pleut, je me dépêche d'ouvrir et le fais entrer.

Antoine, se présente-t-il, est missionné par sa grand-mère pour déplacer « L'Écrivain ».

Il s'agit de la rédaction d'un testament, et mamie ne contrôle plus l'agitation de ses doigts ...

Du coup, ce sont mes jambes qui tremblent, mais j'attrape ma sacoche, et tel le médecin de campagne, je me rends sur les lieux de l'urgence, pédestrement et sous l'intempérie. C'est qu'il y a de la dernière volonté à faire respecter, et nom d'une pipe, on peut compter sur moi.

Dès la grille franchie, Antoine sort sa zapette infernale d'une grande poche de son treillis, et file je ne sais où. Je traverse un jardin merveilleux et aperçois une silhouette. Apparemment, l'aïeule a les antérieurs plus fiables que je ne pensais : elle arrive en trotinant.

Une charmante grand-mère, bleue du cheveu, rose du teint, à la robe aussi fleurie que ses massifs de pétunias, l'œil vif, le sourire angélique : un ange, un amour, une goule à bisous.

On entre, elle me propose un fauteuil, aux accoudoirs retapissés de dentelles, et s'assied sur celui d'en face, les genoux bien couverts, et les jambes joliment rangées sur le côté. Elle se penche vers moi, son sourire s'élargit encore.

Elle expose l'objet de ses tracasseries et le motif de l'agitation qui la perturbe et ne pourra s'apaiser qu'après avoir vérifié et remis au Notaire l'expression écrite de ses vœux les plus chers.

Au fur et à mesure de son exposé, elle grandit et je me ratatine littéralement. J'ai la pénible sensation d'avoir avalé un morceau de la pomme empoisonnée qu'elle me tend : en fait, la reine qu'elle semblait être est une sorcière.

L'adorable bisaïeule veut tout simplement semer la zizanie, à la volée, généreusement. Pour être certaine que ça lève, croisse et se multiplie. Elle souhaite pouvoir imaginer dès à présent le chaos qui ne manquera pas de régner dans le règlement de sa succession. Son testament est une bombe au napalm, et aucun des membres de sa famille n'y survivra. En tout cas pas les liens qui les unissent encore aujourd'hui. Impossible. Elle le sait, et c'est sa raison de survivre, depuis que son Roger est

mort, emporté par l'ennui, et une vilaine maladie.

Et l'Antoine, son messenger, adolescent capable de suspendre un jeu « trop génial » pour obliger sa grand-mère, est le détonateur du système explosif. Il aura tout. Tout ce qu'il n'est pas possible de distraire à la succession sans enfreindre la Loi.

Bon courage, Antoine : il va t'en falloir pour faire face, dans un avenir assez proche (on ne peut pas vivre très longtemps avec un tel taux de venin dans l'âme, et mamie va succomber prestement), à la féroce hostilité familiale que tu vas devoir affronter.

J'ai tout enregistré, je verrai ça plus tard. Il me faudra au moins trois heures de niaiseries télévisuelles avant d'attaquer l'ouvrage. Mais je le ferai. Je me lève, je m'enfuis presque. Bon sang que ma sacoche est lourde maintenant.

J'ai rédigé ce testament, et l'ai remis à la cliente.

Et j'ai été payée pour ce travail. Je souhaite que l'enfer existe, et qu'il accueille, au moins quelque temps, cette grand-mère indigne.

MISS JEKYLL ET MRS HYDE

Par Anne MOLINARO-EUVRAT

Que dire lorsqu'ils sont les deux à la fois ? Tantôt anges, tantôt démons, comme cette cliente tout à fait charmante qui me sous-traite son courrier de DRH car son planning est trop serré. Elle a cependant tout son temps lorsqu'elle reste une heure à mon cabinet à papoter de tout et de rien devant une tasse de café. Nous sympathisons, le travail est régulier, elle me paie rubis sur l'ongle, la cliente parfaite. Cinq mois plus tard (réellement débordée cette fois ?), elle ne vient plus, me passe ses commandes par téléphone ou mail. Je regroupe les factures, lui envoie... mais aucun règlement ne me parvient. Un mois passe, puis deux... je lui rappelle aimablement que je commence à avoir des problèmes de trésorerie... Chaque fois, désolée, elle me promet de passer me voir tel jour à telle heure. Un bonne dizaine de rendez-vous reportés ou purement annulés sans prévenir durant trois mois, quatre mois, cinq mois, toujours aucun règlement mais plus de commandes non plus. A bout de patience, je

menace, crescendo. Elle m'ignore puis finit par m'étaler des tas de problèmes (plus ou moins crédibles), me promettant un paiement imminent... je suis son amie et elle ne veut pas me perdre !

A cette période, j'avais besoin d'urgence de quelques deniers pour me lancer dans un nouveau créneau. Je décidai de récupérer sa dette en la sollicitant pour un emploi provisoire, sans trop de gêne, elle me devait bien ça et puis, pour elle, j'étais toujours son amie soi-disant... Elle accepta avec véhémence : elle me rendrait tous les services que je souhaitais ! Il était 10 heures. A midi, le facteur me remit une lettre. Elle contenait le chèque tant réclamé... Là, je me suis sentie légèrement mal à l'aise...

Peu après, j'ai appris que ma chère cliente, en fait, cherchait désespérément une remplaçante au moment même où je l'avais sollicitée...

Alors, ange ou démon ?

BREVES SATANIQUES

Par Véronique GALPIN

Lui, il m'a donné un cours de gestion des impayés !

14 heures. J'ai rendez-vous avec Violette Nozière. La croire ? Une fois de plus, j'ai mal au ventre.

Ils veulent... mais ils ne savent pas quoi. Je fais... mais ils n'utilisent pas mon travail. Se foutre de ma gueule, ils savent ?

Une erreur et elle me fait pendre haut et court. Pauvre dinde !

Lui franc-maçon. Moi, pas initiée... Il me faut remanier le texte mais le grand architecte de l'univers n'a rien fait pour moi !

Pourquoi me harcèlent-ils avec leurs écrits ésotériques ?

Être subtilement désagréable avec une mégère ! Que je suis heureuse d'être chargée de cette commande !

Texte sur le fairplay et le respect. Le gars ne paie pas et il nie avoir commandé ! Faut-il joindre un dictionnaire ?

Un appel téléphonique de sa part et c'est deux heures de perdues.

Combien de temps ai-je passé à concevoir ces supports de communication qu'il ne m'achètera pas ?

L'ETOILE FILANTE

Par Anne-Gaëlle BLOT

Gageons que nous sommes nombreux, à l'instar de Raphaël, interprété par Édouard Baer dans « Mensonges et trahisons », à avoir rencontré un client qui souhaitait écrire dans un style qu'il « affectionne particulièrement, comme du Bau-de-laire »...

Henriette ne m'avait pas demandé de faire du Baudelaire, mais simplement de garantir que le livre serait « en vente à Carrefour »... Les bras m'en sont tombés, les mots m'ont manqué, mais surtout, n'ayant que de vagues connaissances en psychologie, j'avoue prendre rapidement la tangente lorsque j'entraperçois un client dont la démarche semble contenir plus de besoins de soutien psychologique qu'une basique demande d'écriture...

D'ailleurs, je ne voudrais pas empiéter sur le champ de compétences des psychologues...

Vous avouerez quand même qu'autant il est aisé de déclarer à son client que « la comptabilité ne rentre pas dans mon champ d'activités. Je peux vous orienter vers un expert-comptable », autant il s'avère plus délicat de lui dire : « puis-je vous conseiller un bon psychologue ? ».

J'ai donc usé de tout le tact et délicatesse possibles pour décliner cette proposition de travail ; mais vous l'aurez sans doute constaté, ce type de clients est tenace...

C'est épuisée par la répétition des refus qu'il m'a fallu réitérer, que je me suis trouvée face à une autre proposition, finalement acceptée un peu mécaniquement.

Il s'agissait cette fois de la narration d'un fait de guerre destinée uniquement aux petits-enfants d'un ancien combattant. À l'issue du premier entretien, j'avoue que je me demandais si je n'étais pas tombée de Charybde en Scylla.

Retranscrire un fait de guerre est certes alléchant (bonne formation d'historienne ne saurait mentir !), mais respecter le style d'expression militaire me paraissait difficile tant cela me demandait de faire fi de mes convictions personnelles sur la chose militaire (oui, c'est d'ailleurs le seul point commun que je peux me vanter de partager avec Einstein !)...

Je craignais de m'être engouffrée vers les portes de l'enfer et me demandais comment j'allais pouvoir tenir la longueur sans m'ennuyer profondément dans mon travail.

Cependant, au fil de nos entretiens, je vis peu à peu le masque martial tomber. Au-delà du fait, l'homme osa enfin évoquer son ressenti. Il me montra, non pas une part intime de lui-même, ce qui aurait été indécent et hors de propos, mais juste la fragilité de son humanité.

Cette petite bribe, ce fugace instant, que si peu d'hommes osent dévoiler à leurs semblables a été pour moi comme une étoile filante, un petit coin de paradis.

ENTRE L'ENFER ET LE PARADIS : LA TERRE FERME !

Par Sophie THIBORD-GAVA

Lui, je l'ai rencontré pas tout à fait dans une cave, mais dans un parking souterrain. Il m'a dit : « Je voudrais que vous m'accomplissiez une prestation méticuleuse, uniquement à des fins privées. » C'était la première fois que je le voyais, en vrai. Une fois, j'avais aperçu un bel homme à barbe blanche, fort distingué, d'un autre temps... dans le journal local et dont, je ne sais par quel instinct, j'avais découpé l'article qui, depuis, s'inscrivait dans le décor des petits papiers négligemment posés sur le bureau.

Notable fort sollicité, le rendez-vous suivant eut lieu dans la soupente d'un petit théâtre à l'italienne. Mes premiers travaux l'ont satisfait. Il s'agissait de reprendre l'ensemble des recherches généalogiques qu'il avait faites depuis des années et des années sur sa famille, dont les origines sont fort, fort anciennes. Ah ! Mon légionnaire, pardon, mon aristo, prince charmant dans sa belle voiture « sport coupé », mon premier client !

J'ai eu beau le suivre dans les petits escaliers pentus, je ne suis jamais montée au septième ciel. Non, notre lieu provisoirement fermé, il m'a élégamment invitée, ce jour-là, dans une voiture de prêt, au style voisin de la guimbarde, garée sur le bord du trottoir. Et c'est ainsi, plusieurs mois après les débuts de notre collaboration, qu'il m'a remis le solde de tout compte : un chèque, dont le montant, aux dires de ma garante, n'aurait pas couvert les services d'une lingère. Entre l'enfer et le paradis, je me suis dit, il y a un entre-deux... la réalité. Oui, le prochain client.

CHAQUE PORTE A SON LOQUET !

Par Mireille LOQUAIS

Enfer ou paradis ?
Ouh là ! Ça ne se pose pas forcément en termes aussi tranchés ma relation au client...

D'autant que diable comme Dieu m'indiffèrent vraiment.

Mais entrons dans le jeu...

Petite plongée dans deux dossiers terminés.

L'enfer, chez ce vieux monsieur à la mémoire défaillante qui souhaitait écrire un livre à la gloire de sa mère, c'était, à chaque entretien de deux heures, de n'obtenir que dix minutes exploitables, tout le reste n'étant que radotage et redites. Le paradis, ce fut de découvrir, sur les rayonnages de son salon, trois classeurs remplis de la correspondance incroyablement fertile de sa chère disparue, ouvrant la possibilité d'un récit richement documenté.

Le paradis avec cette vieille dame de 95 ans, charmeuse, au talent de conteuse, ce fut une histoire de vie passionnante, pleine de rebondissements, racontée avec moult détails qui me tenaient pendue à ses lèvres. À peine était-il besoin de lui demander une précision tant le fil de sa mémoire était solide et précis. L'enfer, ce fut, une fois cette vie relatée sur les deux cents pages de son livre, d'entendre ma cliente, lors des séances de dédicaces où je l'accompagnais, raconter de savoureuses anecdotes absentes du récit et qui auraient dû ! qui auraient pu ! y trouver place, le rendre encore plus vivant et me laissèrent le regret de n'avoir pas prolongé les entretiens... « Ce sera pour le deuxième tome », affirmait la vieille dame avec malice.

BREVES A L'EAU DE ROSE

Par Véronique GALPIN

16 ans et super idéaliste. J'adore ! Je deviens la voix off de son livre... qu'il réussit à faire éditer !

Quand elle m'accueille chez elle, je crois que je suis la personne la plus importante du monde... pourtant, c'est d'elle dont on parle !

Lui, il me touche. Et plus encore quand je repars de chez lui avec une bouteille de liqueur de noisette !

Une lettre bien argumentée et hop, le gamin change d'école ! Pari gagné. Ouf !

Le gamin et moi écrivons à quatre mains. Le psy qui le suit va enfin comprendre comment il fonctionne.

« Elle arrive à donner du relief, de l'originalité, de l'impact à mon travail sans le dénaturer et en respectant ma personnalité et mes idées. » Yes !

« Mes courriers que je considérais aboutis se sont transformés en véritable offre de service me donnant presque l'envie de m'embaucher ! »

Total foutraque son aventure, mais le bonhomme est un sacré personnage !

Cette lettre contre un paquet de 5 kilos de lentilles vertes du Berry. OK !

ANGE OU DEMON, LA FRONTIERE EST FINE

Par Marion CLAVEL

En décembre 2002, mon bébé-entreprise fêtait ses deux mois. Déjà ! Et depuis une soixantaine de jours, mes petits-déjeuners étaient envahis par une question : comment occuper mes douze prochaines heures ?

Convaincre bouchers, boulangers et buralistes du quartier de me laisser accrocher mon affiche publicitaire sur leur vitrine ? C'était fait. Arroser les boîtes aux lettres du quartier d'un publipostage moyennement ciblé ? C'était fait. Ecouter un commercial me vanter les retombées certaines et très prochaines d'une annonce publicitaire dans un journal gratuit ? C'était fait.

Nous ne devons pas avoir la même définition des mots « certain » et « prochain ».

J'étais toute à ces réflexions quand la sonnerie de mon téléphone me tira de ma rêverie. Un ami écrivain public me demanda si je voulais bien avoir l'obligeance de le « dépanner » en prenant en charge la demande de l'un de ses clients... qui s'impatientait à force de voir ses rendez-vous reportés.

Sans attendre, je composai avec mon plus grand sourire le numéro de téléphone de mon premier client. Ou plutôt : du premier de mes clients qui n'appartiendrait ni à ma famille ni à mon cercle d'amis.

Le fameux client fit irruption dans mon cabinet : il s'agissait d'un homme d'âge moyen – une quarantaine d'années –, VRP hyperactif et hâbleur, lunettes de soleil* sur la tête. Il déposa un CV sur mon bureau. Je tentai alors de le questionner : pourquoi me consultait-il ? quelle était sa demande ? Grâce aux monosyllabes qu'il émettait, je parvins à comprendre qu'il s'agissait pour moi de réécrire son CV. Soit. Je le remerciai pour sa visite et lui promis de lui adresser par courriel une nouvelle version de ce document dans les 48 heures.

Dès son départ, prenant place devant mon ordinateur, je commençai par annoter le document qu'il m'avait laissé, je le saisis ensuite et finis par y ajouter un peu de couleur bleue en sobres nuances, destinée à attirer l'attention du recruteur – mais pas trop. Après avoir « laissé reposer » le CV, j'y insérai la photo du concerné et modifiai les polices des titres, vérifiant enfin soigneusement qu'aucune erreur ni coquille ne subsistait. Puis, comme convenu et non sans un léger vertige, je cliquai sur la touche « Envoyer ». C'était la fin de la journée et je partis faire quelques courses, le cœur léger, sûre d'avoir délivré une prestation de qualité.

Aussi, lorsqu'une demi-heure plus tard – entre une boîte de thon à l'huile et un pack de lait – mon téléphone sonna, je répondis de manière tout à fait enjouée... pour recevoir en réponse une salve de récriminations, assez emportées, je vous prie de me croire. Comment se faisait-il que je n'avais fait que changer l'ordre des éléments ? Je n'avais vraiment rien apporté de nouveau ! Faire appel à un professionnel pour

ce résultat, merci bien... Si c'était juste pour ajouter un peu de bleu, c'était vraiment à la portée du premier venu ! Il était hors de question que je sois rémunérée pour « ça »... J'en passe, et des meilleures.

Il est fort probable que j'aie adopté pendant quelques instants l'expression d'un poisson découvrant une bicyclette, mais par chance mon interlocuteur n'avait pu s'en apercevoir et je me ressaisis bien vite. Pendant que ce monsieur parlait, ou plutôt vociférait, j'étudiai rapidement les deux options qui s'offraient à moi : m'excuser platement, espérant conserver ce client (unique, je le rappelle, mais qui m'était – on l'aura compris – de plus en plus antipathique), ou bien me soulager et lui dire ses quatre vérités. Je précise ici que ce n'est absolument pas le fait de devoir remanier un travail effectué qui me gênait, mais bien la manière dont la demande était formulée. J'optai pour la seconde solution et lui déclamai sans même bafouiller (à ma grande surprise) ces quelques phrases :

« En effet, vous n'avez pas fait appel au bon écrivain public : moi, je n'ai pas de baguette magique. Si vous refusez de me dire ce que vous souhaitez, je ne peux pas le deviner. Est-ce que vous m'avez indiqué de nouveaux éléments à faire apparaître sur votre CV ? Si oui, je vous prie de m'excuser car cela m'a complètement échappé. Alors, je ne vous retiens pas : je vous encourage même à consulter l'un de mes confrères. Il me semble important que le courant passe lorsque l'on fait appel à un professionnel de l'écriture, ce qui n'est vraisemblablement pas le cas entre nous : vous trouverez certainement quelqu'un qui pourra beaucoup mieux que moi répondre à votre demande. La balle est dans votre camp. »

Et le miracle se produisit : le loup se transforma en agneau (ou le démon en ange). Et avec force « désolé », « ce n'est pas ce que je voulais dire » ou « je suis un peu énervé en ce moment », ce monsieur fit tranquillement machine arrière, m'assurant qu'il n'avait pas envie de travailler avec quelqu'un d'autre, que l'on pourrait très bien fixer un autre rendez-vous pour rectifier son CV, qu'il s'était peut-être (peut-être ?!) mal exprimé.

De fait, j'appris par la suite à mieux le connaître, à mieux communiquer avec lui – et vice versa –, et il devint l'un de mes clients réguliers.

La morale de cette histoire sera peut-être utile aux débutants : si vous êtes sûr(e) de votre prestation, de vos compétences, ne laissez personne salir votre travail. Pour ma part, je tire une grande leçon de cette mésaventure : rien ne sert de vouloir « garder » un client à tout prix (en s'infligeant souvent, au passage, une insupportable pression) ; mieux vaut l'inciter à consulter quelqu'un d'autre. C'est le meilleur moyen pour qu'il revienne vers vous... bien mieux disposé.

*Note aux habitants de la moitié nord de la France : même à Hyères-les-Palmiers, où se situait alors mon cabinet, les lunettes de soleil n'ont rien d'indispensable en plein mois de décembre.

LE JOUR OU L'AGNEAU A VU LE LOUP

Par Serge SON d'après le texte de Marion CLAVEL

Chez un mien concurrent,
Un loup déprimait sur son insipide CV
Plus aucun Conteur ne voulait de lui.
Malgré son charme de vieux beau,
Ce Loulou n'alimentait plus l'Histoire.
Ses lunettes de soleil sur le front,
Ne l'empêchaient pas de zoner
D'écrivains publics
En écrits vains.
Il PPDAtait seul
Dans la jungle de l'emploi.

Je décidai de teinter son CV tristoune
D'un climat schtroumphissime ;
Histoire d'attirer le Chaperon-Recruteur.
Or, le loup, n'aimant pas la couleur,
Me cracha mes mots bleus au visage.

Cette bête me mit hors de moi.
Je sortis de mes scribes et,
A ma grande surprise,
Ce loup m'adopta.

Moralité :

Quand la moutarde me monte au nez,
Au loup, je montre mes dents longues et
Je prononce ma formule magique :
« DEGAGE ! »
Mou et hébété, le loup ne tarde plus
A moutonner !



CALAMITY JEANNE

Par Catherine JONCOUR (et Michel Tregaro)

Une auréole de cheveux blancs, une espièglerie dans le sourire, un air navré quand elle n'a pas respecté les délais, pas obtenu le témoignage de M. Z ou les photos de Mme Y, pourtant capitaux pour le livre qu'elle nous a commandé. Et que dire de l'illustration de couverture, que l'imprimeur attend

pour mettre sous presse. Elle arrivera, certes, mais chiffonnée, inexploitable. Heureusement que l'écrivain conseil est aussi peintre à ses heures et qu'il passera la nuit devant son chevalet, et la journée du lendemain, après avoir scanné sa toile, à en ajuster les couleurs sur Photoshop. Donc, Jeanne, c'est LA

cliente qui vous emmène en enfer ? Eh bien ! non, justement, c'est la plus délicieuse des clientes. Elle sait ce qu'elle veut et ce qu'elle ne veut pas, elle est ouverte aux suggestions, elle nous fait confiance. Elle regarde émerveillée les mots s'écrire et le livre prendre vie. Jeanne est épatante !

SILENCE, ON TOURNE !

Par Claude JENNET

C'est par un soir d'octobre que cette histoire commence. Particulièrement pressée, je range mes petites affaires lorsque mon téléphone sonne. C'est une douce voix féminine, presque timide, qui me demande de lui fixer un rendez-vous, « assez rapidement », précise-t-elle, pour remplir son dossier CMU. Je lui propose le lendemain vers dix-sept heures. Elle accepte et avant de raccrocher, presque pour s'excuser, elle prononce ces quelques mots, difficiles à oublier : « Il faut que je vous précise que j'habite dans une caravane... » Ce n'est pas un problème...

Au dîner, les langues vont bon train (surtout la mienne), bafouant la règle d'or de ne jamais parler travail à table.

Entre deux feuilles de laitue, je marmonne tout ce qui me vient à l'esprit : si ça se trouve demain tu seras veuf si je meurs assassinée, tu pourras dire que j'avais un pressentiment, etc.

Après avoir stratégiquement placardé une collection de Post-it sur lesquels j'avais inscrit nom, adresse et numéros de téléphone de ma cliente CMU, je pars.

Les genoux version flamenco et la gorge version canicule, je pénètre dans un immense terrain peuplé de caravanes. La nuit tombe et quelques gentils toutous viennent m'accueillir en chœur...

Je ne perds pas mon sang-froid non plus (tu parles) lorsqu'un monsieur d'âge moyen, l'œil noir, le cheveu noir, la chemise noire, trouve ma voiture fort belle, me demande si je veux la vendre et où je l'ai achetée.

Alors qu'il suffisait de répondre simplement que nous l'avions récemment acquise au garage Renault de Bourgoin-Jallieu, je m'entends encore dire bêtement : « Je n'en sais rien... c'est mon mari qui s'en occupe ! »...



Alors qu'il suffisait de répondre simplement que nous l'avions récemment acquise au garage Renault de Bourgoin-Jallieu, je m'entends encore dire bêtement : « Je n'en sais rien... c'est mon mari qui s'en occupe ! »...

Bref, ceci est le début un peu troublé d'une belle histoire. En effet, depuis deux ans maintenant, Sarah me confie régulièrement ses galères administratives. Chacune de nos rencontres se passe dans la convivialité et la bonne humeur et en outre les parents de Sarah ne manquent jamais de m'adresser un mot gentil.

Cette « petite » peur vaut largement la chance d'avoir rencontré des gens honnêtes et chaleureux qui certes vivent autrement, mais ne méritent pas pour autant qu'on les accable

souvent d'idées reçues et de préjugés.

Enfin, c'est avec Sarah que nous allons bientôt partager la fabuleuse aventure d'écrire l'histoire de sa famille. L'histoire de ceux qu'on appelait autrefois « les Romanichels ».

PETERS DANS LES FEUX DE L'ENFER

PETERS CHEZ LES ANGES

Par Françoise PETERS

Il débarque à l'improviste et exige d'être reçu aussitôt.

Il arrive les mains vides.

Il parle beaucoup mais tourne en rond, se répète, hésite, revient en arrière, se contredit, s'énerve...

Il s'exprime sans lien ni logique et, dans ce fouillis, oublie le plus important.

Il fait preuve de mauvaise foi. Ce qui lui arrive est la faute des autres. Il médite.

Il ment, enjolive, améliore, retourne, déforme...

Il ne sait ni où il va ni ce qu'il veut.

Il change d'avis toutes les minutes.

Il n'a pas envie de se déplacer une seconde fois et exige donc un écrit immédiat.

Il pousse de hauts cris en entendant le montant de mes honoraires, tente de marchander, invoque la concurrence facile à consulter, menace de partir, mais... reste.

Il se tord le cou pour lire sur mon écran, commente chaque mot écrit, préconise d'autres façons de s'y prendre, ou... sort son téléphone portable et appelle tous ses contacts pour leur raconter sa vie.

Lors de ma première lecture de ce que j'ai produit, il répète chaque mot pendant que je prononce le suivant et, du coup, n'arrive pas à suivre.

Il donne son avis dès la fin de la première phrase.

Il n'a pas d'avis général, mais adopte une moue dubitative. Quelque chose lui déplaît... mais il ne sait pas quoi !

Lorsque nous relisons ensemble phrase par phrase, il ne sait pas davantage repérer ce qui ne lui va pas...

Quelques modifications apportées selon ses directives (contradictoire) ne le satisfont pas davantage.

Il râle en établissant son chèque, qu'il oublie de signer.

Il demande six copies du courrier dans une chemise, et une enveloppe timbrée « parce que la poste est fermée ».

Lorsqu'il revient deux ans plus tard, il ne se souvient pas du résultat obtenu grâce à ma première lettre.

Il a pris rendez-vous.

Il a préparé notre entretien en réunissant toutes les pièces.

Il raconte son histoire avec dates et détails, sobrement et chronologiquement.

Il n'omet aucune étape.

Il raconte avec simplicité, sans se donner le beau rôle, sans noircir ses protagonistes.

Il est sincère et honnête.

Il a défini son objectif.

Il se tient à ce qu'il a énoncé et décidé.

Il veut bien attendre pour repartir avec le travail fait, ou revenir le chercher plus tard.

Il acquiesce sans discuter lorsque j'annonce le montant du devis et... propose de payer d'avance.

Une fois le contenu et la présentation du travail convenus, il me laisse travailler en se taisant.

Il écoute attentivement ma première lecture, sans m'interrompre, comme je le lui ai demandé.

Il me donne un avis général sincère, sans aigreur ni flagornerie.

Il écoute attentivement ma seconde lecture, pèse chaque mot, énonce des remarques nuancées.

Après deux ajouts tenant compte de ses commentaires, il semble satisfait. Et le dit.

Il paie en souriant.

Il me remercie chaleureusement et promet de me recommander à ses connaissances.

Lorsqu'il revient le mois suivant, il m'apporte des fleurs ou des chocolats « parce que la lettre a atteint son but ».

Par Pascal LEFEVRE

DE L'ENFER AU PARADIS

Un client fatigué
De sa vie de pochtron,
Toujours accompagné
De son précieux litron,
Vint un jour rencontrer
Un écrivain conseil
Pour faire rédiger,
Sans trop sortir d'oseille,
Son long récit de vie...
Exhalant une haleine
De vin et d'eau-de-vie,
Il entraîna, sans peine,
Le scribe consciencieux
D'abord en un enfer
De mots galimatieux
Et de vaporeux airs...
Cela évidemment
Lui fit faire un devis
D'enfer le conduisant,
Bien sûr, au paradis...
Sans attendre l'avis
Du pochtron aviné
Pour signer le devis
Ou pour le déchirer !

DU PARADIS A L'ENFER

Un client fort bien mis
Et d'abord sympathique
Vint, peu avant midi,
Frapper à la boutique
D'un écrivain conseil
Pour écrire une lettre
D'amour à une vieille
Dame dont la fenêtre
Donnait devant chez lui...
Mais, au bout de cinq heures
Si près du paradis,
Le scribe eut le malheur
De regarder sa montre...
Ce qui fut pour déplaire
Au bavard de rencontre
Ne manquant jamais d'air
Ni de mots pour en faire
Un véritable enfer
Pour qui veut s'en défaire
Sans oser lui déplaire...
D'autant que celui-ci,
Nourri d'anorexie,
D'un seul coup est parti
Déchirant le devis !

DU TROU DE L'ENFER... AU PARADIS

Par Yvonne SAVARY

Était-elle peu fiable seulement aux rendez-vous ? Non. Elle rusait, mentait, réclamait des copies supplémentaires qu'elle perdait ou mettait dans un état tel qu'elles devenaient inutilisables. Elle m'appelait, jusqu'à douze fois dans la journée, sur mon portable, pour s'assurer que j'avais bien compris ce qu'elle me demandait. J'ai beaucoup appris du métier avec elle. On ne peut pas faire entièrement confiance ; il faut savoir être ferme et il ne faut pas s'impliquer au-delà du raisonnable.

J'ai bien sûr largement dépassé l'heure de rédaction convenue. En échange de la lettre il m'a tendu 40 euros. Je devais donc lui en rendre cinq. Il les a refusés : « Je sais que vous avez passé bien plus d'une heure pour moi, je ne peux pas vous donner plus, mais ces cinq euros, vous les gardez. » Il pleuvait ce jour-là et tout était humide et sale l'instant d'avant gare Saint-Lazare...

« Ah ! mais je n'aime pas quand vous partez en vacances. Enfin vous êtes rentrée. Vous savez que sans vous je serais morte... » Elles sont merveilleuses. L'une se déplace difficilement, l'autre a des problèmes de santé ; l'autre encore s'épuise en s'occupant de sa sœur, son beau-frère et un neveu. Chez l'une un flacon d'eau de Cologne, dont j'avais apprécié la douce senteur qui entourait son visage, m'attendait, soigneusement caché derrière un classeur que je devais justement déplacer. Il faut dire que je le mérite, ce flacon, puisque c'est grâce à moi qu'elle échappe à la mort ! D'une autre je reçois des cartes postales lorsqu'elle part en voyage ; elle prend régulièrement de mes nouvelles. Elles me disent : « Qu'en pensez-vous ? Qu'allons-nous répondre ? Nous avons eu raison, n'est-ce pas ? » Ce nous, un peu dangereux sans doute car il faut veiller à ne pas trop s'impliquer, exprime une confiance émouvante.

« LA
TYPOGRAPHIE
DOIT DEFINIR
LE BLANC
COMME
L'ARCHITECTURE
DEFINIT
L'ESPACE »